

Chronique littéraire

Autor(en): **Rochat, Jules-J.**

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **43 (1938)**

PDF erstellt am: **17.09.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

par JULES-J. ROCHAT

LE PLAISIR DE DIEU (Clarisse Francillon). — *JEUNESSE ARDENTE* (Charles Beuchat). — *CANTIQUES D'AMOUR* (Henri Voëlin). — *ALPHONSE DAUDET ET LA SOCIÉTÉ DU SECOND EMPIRE* (Elsa Fricker). — *LAUTLEHRE DES DIALEKTES DER AJOIE* (Willy-Martin Jeker). — *LES ORIGINES DE LA SUISSE ET LES COMMUNAUTÉS LIBRES* (P.-O. Bessire). — *LES PROMESSES DE 1815. CE QU'IL EN RESTE* (Ernest Daucourt). — *PRÉCIS HISTORIQUE ET ÉTUDE DESCRIPTIVE DES ÉGLISES ET CHAPELLES DE LA PARTIE FRANÇAISE DU DIOCÈSE DE BALE* (Doyen A. Membrez). — *CAHIERS NEUVEVILLOIS* (E. Krieg) — *LA REVUE TRANSJURANE*.

Francis Tronchard, le héros du nouveau roman de Mlle Clarisse Francillon, *Le Plaisir de Dieu*¹⁾ nous intéresse tout particulièrement. Il nous intéresse parce que Jurassien, parce que fils du pasteur Tronchard de Cormoret.

Francis, au moment où Mlle Clarisse Francillon nous fait faire sa connaissance, quelques années avant la grande guerre, songe à suivre les traces de son père et à passer sa vie au service de Dieu. Il est suffragant à Menton. Mais ce suffragant manque de foi, de ferveur. Aussi ne nous étonnons-nous guère de le voir, un peu plus tard, quitter le ministère. Francis ne trahira pas Dieu seulement.

La vie de Francis Tronchard est celle d'un raté. Non pas que cet homme manque d'intelligence ; c'est la volonté qui lui fait défaut. Et puis, une sorte de fatalité le poursuit. Il échoue en tout. Après avoir abandonné le rabat, il croit pouvoir devenir un homme de lettres, puis un journaliste. Malheureusement, les revues refusent ses nouvelles et les journaux ne lui demandent que des articles qu'il n'a aucun plaisir à écrire. Il va de déception en déception. Il n'accomplit rien.

1) Paris, Gallimard, 1938.

Francis possède une femme charmante. Pourtant il la trompe. Ses amies, du moins, lui apportent-elles la tranquillité, le bonheur? Non. Francis finit par abandonner Elisabeth, sa femme, pour vivre, pendant six ans, avec une violoniste d'orchestre de brasserie, Gerda. Gerda aime son amant et accepte de le suivre dans un village de l'Engadine. C'est dans les Grisons que la fille de Francis, Ismène, un jour, ira rejoindre son père et lui parler. Francis Tronchard finalement se rapprochera de sa femme. Plus tard, le rénégat, le voyageur assagi, lassé, fatigué, se fera marchand de Bibles à Paris.

Francis Tronchard est bien un personnage comme les aime Mlle Clarisse Francillon. C'est un homme faible, tourmenté, indécis, un homme qui cherche constamment sa voie. C'est un orgueilleux aussi, un cynique. Incapable d'aimer, incapable de mener à bien ce qu'il entreprend, cet être souffre de ses faiblesses ; mais il fait également souffrir tous ceux qui sont mêlés à sa vie.

Francis Tronchard est admirablement dessiné par Mlle Clarisse Francillon. Mais il n'est pas le seul. Tous les personnages de *Plaisir de Dieu* sont bien campés, étudiés avec soin.

Si Mlle Clarisse Francillon est psychologue, elle est aussi une observatrice admirable. Rien ne lui échappe. Ses descriptions sont d'une extraordinaire précision. Mlle Francillon ne commente pas les faits, ne les explique pas ; elle n'a pas écrit un roman à thèse ; elle se contente de peindre, de rendre ce qu'elle voit, de rapporter ce qu'elle entend. Elle peint à petits coups de pinceau. Elle fait ce qu'Edmond Jaloux a nommé très justement du pointillisme. Elle accumule les détails. Elle note des gestes, des attitudes, des réflexions. Son livre est une succession de scènes rapides, de croquis précis, colorés, nuancés.

Parfois, le geste, la parole d'un personnage font songer à un événement déjà lointain ; parfois un fait présent en ressuscite un autre, que l'on avait oublié. Ainsi, dans l'ouvrage de Mlle Clarisse Francillon, le passé se mêle constamment au présent. Ces nombreuses et rapides incursions dans le passé peuvent parfois dérouter le lecteur ; mais elles sont un enrichissement certain pour le récit qui s'en trouve plus coloré, plus vivant.

Tous les livres de Mlle Clarisse Francillon, je les ai lus avec le plus grand intérêt, le plus vif plaisir. Cependant, le *Plaisir de Dieu* m'a paru plus riche que les autres, plus nuancé et, surtout, en quelques-unes de ses pages, plus chargé d'émotion. *Le Plaisir de Dieu* augmentera encore le nombre des admirateurs de Mlle Clarisse Francillon. Il sera sans aucun doute beaucoup lu en Suisse, parce qu'il met en scène des personnages de chez nous, parce qu'il nous conduit dans le Jura, sur les

bords du Léman, dans les Grisons, parce qu'il nous parle beaucoup de nous-mêmes et de ce que nous aimons.

* * *

M. Charles Beuchat, lui, dans *Jeunesse Ardente*¹⁾ son premier roman, nous conduit à Paris, au Quartier Latin. Ce sont, en effet, les étudiants qui l'intéressent. C'est la jeunesse studieuse d'après-guerre qu'il a voulu nous montrer. Non pas toute cette jeunesse, mais quelques-uns de ses représentants les plus intéressants.

Ce qu'a surtout cherché l'écrivain jurassien, — M. Beuchat a bien voulu me l'écrire un jour — c'est rappeler des souvenirs, revivre un peu son passé en recréant l'atmosphère du Quartier ; il a voulu nous montrer tout ce que le Quartier Latin, qui l'a séduit, a d'attirant, d'aimable ; ce Quartier, il l'a fort bien compris. « D'où vient le prestige du Quartier ? écrit-il. La science ? Vous en trouverez ailleurs. Le modernisme ? Berlin, New-York et tant d'autres villes l'ont dépassé sur ce chapitre. Ce qui fait le charme éternel du Quartier Latin, c'est sa simplicité, sa liberté, sa bonhomie, sa fantaisie, sa bohème. »

On ne peut identifier M. Ch. Beuchat avec le personnage central de son roman. Cependant, Laudat, un Jurassien qui a commencé ses études à Lyon et les achève à Paris, nous rappelle M. Beuchat par bien des côtés. Sans aucun doute, l'auteur lui a donné beaucoup de lui-même. C'est donc bien son *expérience* du Quartier Latin que nous offre M. Beuchat dans *Jeunesse Ardente*.

Jeunesse Ardente, c'est la vie de bohème en 1930. M. Beuchat évoque, en effet, dans son roman le même milieu que Murger dans le sien ; mais, depuis Murger, le Quartier a évolué. Vous souvenez-vous des personnages de *La Vie de Bohême* ? Comparez-les à ceux de *Jeunesse Ardente*. Que sont-ils nos jeunes d'aujourd'hui ? M. Beuchat nous le dit lui-même dans les dernières pages de son livre. « En amour, nos jeunes sont de grands timides. Fils de l'après-guerre, où l'américanisme triomphe, ils affectent des allures de matérialistes. Mais moi, je souris devant leurs airs cavaliers. De grands enfants timides et sentimentaux, vous dis-je, des soupirants d'amour.

» Ils ne susurrent plus des romances à Mimi Pinson, au clair de lune ; ils ne composent plus des airs du *Lac* et des *Tristesses d'Olympio* ; ils font du sport. Ils tutoient mademoiselle, se présentent en maillot de bain ; ce sont des affranchis.

1) Paris, Editions La Bourdonnais, 1938.

» Dès que le cœur et l'inclination s'en mêlent, crac ! on est knock-out ! En ai-je déjà consolé de ces malheureux, tout près du suicide ! C'est pire qu'au temps du romantisme. Les Lamartine mettaient leurs sentiments dans les mots ; nos jeunes amoureux les mettent dans les actes : c'est plus grave ! ce sont des réalistes !

» Leur politique ? Ils n'en ont pas... Tant qu'à faire, vaut encore mieux se donner des airs de patriotes et de types costauds et intelligents. Au fond, ils s'en *balancent*, j'entends les vrais étudiants, ceux du feu sacré... Toutefois, les étudiants exigent qu'on leur permette de fabriquer leur avenir, puisqu'il faut se débrouiller tout seul. Les parents ne comptent plus guère, à ce point de vue-là !

» Pour eux, la liberté est aussi nécessaire que la vie ; il leur faut le libre développement de leurs personnalités... »

Si l'on ne s'en tenait qu'au livre de M. Charles Beuchat, on se ferait une idée fautive de la jeunesse d'aujourd'hui. Cette jeunesse-là ne songe pas uniquement, comme les héros de *Jeunesse Ardente*, à jouir, à s'amuser, à boire et à courir le jupon. Mais, encore une fois, M. Beuchat ne peint que quelques personnages du Quartier ; il s'en tient à la bohème de Murger et nous montre ce qu'elle est devenue.

M. Charles Beuchat rapporte les faits et gestes de ses personnages. Uniquement. Il ne s'attarde pas à des analyses psychologiques. Mais le caractère de ses héros se dégage de leur manière de se comporter, de leurs propos.

M. Charles Beuchat observe et peint. Il est un observateur perspicace ; il est un peintre extrêmement précis, d'un réalisme poussé parfois assez loin. M. Beuchat ne craint pas de nous donner sur ses héros des détails un peu crus, de rapporter des propos qui sont parfois loin d'être édifiants. Mais M. Beuchat ne s'occupe pas de morale : il nous en avertit lui-même par l'un de ses personnages. Encore une fois, il observe et peint, il écoute et rapporte les paroles entendues.

M. Charles Beuchat possède un beau talent de conteur. Nous aurons sans doute l'occasion de le rappeler souvent encore.

* * *

Le Jura n'a pas que des romanciers ; il a ses poètes. Une terre dépourvue de ces êtres sensibles et doux serait une pauvre terre. Le Jura n'est pas à plaindre. Des poètes y vivent. Des poètes y sont aimés, admirés.

Je sais, il est aussi des Jurassiens qui refusent de reconnaître l'utilité de la poésie, des Jurassiens qui trouvent super-

flus, encombrants les poètes, ridicules leurs chants ; mais ces Jurassiens-là ne sont pas nombreux. J'ai pu le constater souvent.

Je suis donc certain que le nom d'Henri Voëlin n'est pas inconnu de la plupart de mes lecteurs.

Henri Voëlin est jeune encore, puisqu'il naquit en 1912. Après avoir fréquenté les écoles d'Alle, il étudia, de 1927 à 1934, au collège Saint-Charles à Porrentruy. Son *bachot* en poche, il entra à l'abbaye de Saint-Maurice (Valais). Malheureusement, il ne put y demeurer longtemps. Malade, il dut regagner Alle. C'est donc en Ajoie qu'il vit maintenant. Quand il se sent bien, il s'empare d'une fourche ou d'une houe pour se rendre aux champs. Parfois, il prend une plume pour écrire des vers.

M. Henri Voëlin a publié en 1938 *Cantiques d'Amour*¹⁾ un recueil de poèmes que je ne suis certainement pas seul à avoir lu avec plaisir. L'amour, n'est-ce pas ce qui nous manque aujourd'hui? Quand l'amour a fui, tout ne va-t-il pas de mal en pis? Quand l'amour a fui tout ne se dessèche-t-il pas, tout ne périt-il pas? Car l'amour est la source de toutes choses. Aussi le poète ajoulot a-t-il raison de vouloir nous reconduire aux sources de l'Amour, qui est Dieu. Tout ira mieux, nous serons transformés, améliorés quand nous saurons de nouveau aimer, aimer en Dieu. Il dit à la Sainte Vierge :

*O Marie, mère du Bel Amour,
Préservez-nous toujours
De cet effroyable mal :
Ne plus aimer,
Ne plus savoir aimer,
Et gardez sous votre manteau virginal,
Deux enfants qui s'aiment
Et qui vous aiment. — Ainsi soit-il.*

Il n'y a dans la langue d'Henri Voëlin aucune recherche. Mais peut-être est-ce parce qu'il est simple, que Voëlin est émouvant. Sans doute, l'art de ce jeune poète est encore imparfait. Voëlin s'exprime parfois avec gaucherie. Il manque d'expérience. Pourtant les jolies images bien exprimées ne sont pas rares dans son recueil.

*Si j'ouvre ma fenêtre, à cinq heures du matin,
Je sens sur ma joue le baiser de la nuit.
Comme une tendre jeune fille, dans sa robe de satin,
L'aube est là, devant moi, qui se lève et sourit.*

1) Porrentruy, Société La Bonne Presse, 1938.

Si la forme n'est pas parfaite, si le métal n'est pas toujours bien travaillé, du moins ce métal est-il pur de tout alliage. Voëlin est un poète né. Quand il maniera mieux sa langue, quand il saura mieux exprimer ce qu'il sent, ce qu'il voit, il nous donnera des œuvres qui feront parler d'elles.

* * *

C'est aussi son premier livre que vient de nous offrir Mlle Elsa Fricker, mais un livre qui est l'aboutissement de longues études, le résultat d'un gros travail.

Mlle Elsa Fricker est née à Delémont en 1909. Après avoir suivi les classes primaires de cette ville, elle passa une année à l'institut des dominicaines de Sainte-Agnès, à Lucerne, puis trois ans à l'école Lémania à Lausanne. Munie de son baccalauréat, elle se rendit à l'université de Fribourg-en-Brigau en 1930. Puis elle fréquenta les universités de Munich, de Berne, de Paris et de Fribourg-en-Suisse. C'est à Fribourg, où elle passa quatre ans, qu'elle fit, sous la direction de M. G. de Reynold, la thèse qui lui valut le titre de docteur ès lettres. Cette thèse intitulée *Alphonse Daudet et la Société du Second Empire* a paru l'année dernière¹). Elle suscita, dans le monde universitaire et de la critique littéraire, de nombreux et vifs éloges.

L'ouvrage de Mlle Fricker, abondant en détails précieux, nous donne une image précise et claire du Second Empire. Mlle Elsa Fricker, guidée et documentée par Alphonse Daudet, nous présente les types représentatifs de l'époque, décrit la vie de société, les aspirations littéraires, les goûts artistiques, les tendances politiques du Second Empire, exécute enfin le portrait du duc de Morny, ce frère naturel de l'empereur qui exerça une si forte influence sur la société de son temps, du duc de Morny qui résume cette société, qui incarne le Second Empire.

Ce que fut le Second Empire, Mlle Elsa Fricker, — dont je ne puis, vous me comprendrez, résumer ici l'ouvrage — nous le montre excellemment. Car Mlle Fricker possède à fond son sujet. Son livre est clair, bien construit, bien écrit. C'est une toile où abondent les détails pittoresques, où les personnages, dans un décor expressif, sont dessinés avec beaucoup de précision, de relief, une toile équilibrée et riche en couleurs.

L'étude de Mlle Elsa Fricker, documentée et sérieuse, jette une lumière nouvelle sur une époque qui fut quelque peu malmenée, quelque peu calomniée et qui, jusqu'à ces dernières années, fut assez mal connue. Elle sera donc consultée avec fruit

¹) Chez E. de Boccard, éditeur, 1, Rue de Médicis, Paris. — L'ouvrage a été préfacé par M. Gonzague de Reynold.

par les érudits, les historiens. Mais ceux-ci ne seront pas seuls à feuilleter l'ouvrage de l'écrivain jurassien. Tous ceux que le passé intéresse — et ils sont nombreux chez nous — liront les pages claires, vivantes, colorées écrites par Mlle Elsa Fricker.

* * *

C'est également une thèse que nous adresse M. Willy-Martin Jeker, une thèse intitulée *Lautlehre des Dialektes der Ajoie*¹⁾. L'étude d'un dialecte est extrêmement intéressante. Un dialecte peut nous renseigner sur les origines de la population qui l'emploie, sur son histoire, son caractère. Un philologue de valeur doit donc posséder de nombreuses qualités qu'on ne serait pas tenté tout d'abord de lui demander. Je ne veux pas dire que toutes ces qualités, M. W.-M. Jeker les possède. Il n'en a pas moins écrit sur le patois de Chevenez, une brochure excellente.

M. W.-M. Jeker a fait avant tout œuvre de savant. Il s'est documenté. Il a rassemblé, sur le patois qu'il voulait étudier, un matériel important qu'il classe et analyse. Son travail est sérieux, précieux. Il fait honneur à M. Jeker, ainsi qu'à son maître, M. E. Tappolet, professeur à l'Université de Bâle.

* * *

M. P.-O. Bessire a publié une intéressante brochure sur *Les Origines de la Suisse et les Communautés libres*²⁾. M. Bessire, dans ce travail, a voulu prouver que la Suisse n'était pas une création spontanée. Les engagements du Grütli ne sont pas un point de départ, dit-il : ils sont l'aboutissement de siècles d'efforts.

M. Bessire montre, des invasions à 1291, le cheminement de l'idée démocratique ; il note que les origines de la Suisse se trouvent dans les communautés rurales et urbaines, communautés formées d'hommes libres. Il écrit :

« Terminons par une pensée que ces temps-ci nos hommes d'Etat ont souvent exprimée sous une forme ou sous une autre : « les Etats ne se maintiennent que par les principes qui ont présidé à leur formation. » En ce qui concerne la Suisse, ce principe c'est l'esprit d'association ou le sens de la communauté. Il a créé la Confédération ; il est sa raison d'être. Il garde

1) *Lautlehre des Dialektes der Ajoie (Bernier Jura)*. Inaugural-Dissertation zur Erlangung der Doktorwürde der philologisch-historischen Abteilung der Hohen philosophischen Fakultät der Universität Basel. Vorgelegt von Willy-Martin Jeker. Bei H. R. Sauerländer & Co in Aarau 1938.

2) Berne, Imprimerie Eicher & Roth, 1938, — Tirage à part du *Bulletin pédagogique de la Société des instituteurs bernois*.

toute sa force de pénétration et toute sa puissance de renouvellement.»

M. P.-O. Bessire aborde dans son étude l'un des points les moins connus de notre histoire nationale. Il met à l'élucider sa vaste érudition, sa claire intelligence. Son travail, agréablement écrit, sera lu.

* * *

M. Ernest Daucourt a fêté l'année dernière son quatre-vingt-dixième anniversaire. Cet homme, qui a accompli une tâche énorme, aurait droit au repos. Mais ce vieillard n'est pas de ceux qui se reposent. Il vient donc, malgré son grand âge, de nous donner un livre extrêmement attachant : *Les Promesses de 1815 — Ce qu'il en reste*¹⁾.

Les promesses de 1815 ? Quand, au congrès de Vienne, la principauté épiscopale de Bâle fut rattachée au canton de Berne, l'acte de réunion enregistra les rapports de droit et de fait qui devaient exister entre l'ancienne et la nouvelle parties du canton, les engagements que prenait Berne à l'égard du Jura. Ces engagements, ont-ils été tenus ? M. E. Daucourt les passe tous en revue — aussi son ouvrage est-il un peu l'histoire du Jura — il les passe tous en revue et il doit constater que la plupart ont été oubliés par celle qui les avait pris.

M. Ernest Daucourt a écrit son livre avec clarté et objectivité. Aussi est-il très intéressant à parcourir. Sa lecture est d'autant plus attachante que M. E. Daucourt possède une plume alerte, une forme extrêmement élégante.

* * *

Un livre qui nous manquait nous a été offert par M. le chanoine A. Membrez, curé doyen de Porrentruy. Il est intitulé *Précis historique et étude descriptive des églises et chapelles de la partie française du diocèse de Bâle*²⁾.

Dans cette étude, M. A. Membrez, après avoir montré le développement des paroisses du Jura bernois sous les princes-évêques et de nos jours, passe en revue les églises et chapelles jurassiennes, des plus humbles aux plus connues.

M. A. Membrez a fait œuvre d'historien tout d'abord. Ce qui pouvait nous intéresser sur le passé de nos églises, il l'a dit. Il a interrogé les personnes capables de le renseigner, il a fouillé les archives, rassemblé quantité de détails qui rendent son étude vivante, sans l'alourdir cependant.

1) Porrentruy, La Bonne Presse, 1938. L'ouvrage est également en vente chez l'auteur.

2) Editions Otto Walter S. A. Olten. L'étude de M. A. Membrez fait partie d'un ouvrage en plusieurs volumes qui traite des églises catholiques du diocèse de Bâle,

M. le chanoine Membrez a fait œuvre de critique d'art ensuite, de critique d'art fort averti. La description qu'il nous donne de chaque sanctuaire est précise, claire, extrêmement évocatrice. Elle est celle d'un érudit qui ne veut rien oublier, d'un peintre qui tient à nous faire tout remarquer, d'un poète qui parle avec amour, avec enthousiasme de ses belles églises.

M. A. Membrez nous fait mieux voir ce que nous connaissions déjà ; mais il nous révèle aussi quantité de choses que nous ignorions, de richesses que nous ne soupçonnions pas.

M. Membrez a le don de faire parler les pierres. Ce qu'il nous dit des églises jurassiennes les plus anciennes est d'un charme tout particulier. Mais M. Membrez ne s'intéresse pas uniquement aux églises qui ont un long passé. Il aime aussi celles qui ont été construites récemment. Si le passé l'émeut, le présent le réjouit.

Depuis la guerre, de nombreuses églises ont été édifiées dans le Jura, à Saignelégier, à Glovelier, à Boncourt, à Tavannes, à Soyhières, à Bienne. Ce qu'elles offrent de neuf dans leur style, d'osé même, ne déplaît pas à M. Membrez. Celui-ci comprend que les maisons de Dieu doivent tenir compte du temps et du lieu qui les voient naître. Il approuve l'art moderne quand celui-ci demeure raisonnable, équilibré, quand, tout en demeurant fidèle à la tradition des grands maîtres, il cherche simplement à refléter les préoccupations d'aujourd'hui.

Eglises et chapelles du Jura, c'est le livre d'un érudit et d'un poète, ai-je dit. Oui, d'un poète qui chante le pays dans ses sanctuaires. Bien qu'il soit abondant en détails, ce livre n'a rien de lourd. Il est attrayant, facile à lire. Les magnifiques photographies qui accompagnent le texte de M. Membrez rendent l'ouvrage plus précieux encore.

Cet ouvrage splendide nous le lirons tous : il nous fait aimer davantage notre Jura.

* * *

M. E. Krieg continue à fouiller les archives de La Neuveville, à dérouler des parchemins, à étudier des manuscrits. Ses trouvailles, il nous les donne dans ses *Cahiers Neuvevillois*¹⁾. Ceux-ci, — fort bien illustrés — offrent donc de nombreux détails intéressants, curieux, sur le passé de La Neuveville, sur les faits et gestes de ses bourgeois, sur leur façon de vivre, sur le travail des artisans d'autrefois.

1) En vente chez l'auteur, à La Neuveville.

Mais ce qui se passait à La Neuveville se passait ailleurs aussi ; la vie était pour ainsi dire la même dans toutes nos petites villes. Les cahiers de M. Krieg n'intéressent donc pas seulement les Neuvevillois. Ils seront lus par tous ceux que notre passé ne laisse pas indifférents.

* * *

*La Revue Transjurane*¹⁾ dont nous avons annoncé la naissance l'année dernière, a grandi ; je veux dire qu'elle a continué à paraître et à se développer. N'est-ce pas splendide ? Dans les grandes villes, les revues littéraires ont une peine infinie à durer. Elles nous offrent un, deux numéros, puis disparaissent.

La Revue Transjurane qui est éditée à Tramelan a paru pendant une année et nous espérons bien qu'elle vivra encore en 1939. C'est qu'elle a à sa tête des hommes jeunes, pleins d'enthousiasme, de foi. Et la foi transporte les montagnes.

Je ne puis, vous pensez bien, énumérer ici les poèmes, les très beaux poèmes, les contes, les essais fort bien venus qu'a publiés *La Revue Transjurane*. On ne me demandera pas non plus de présenter ses collaborateurs ; car ils sont vingt, ils sont trente, ces collaborateurs. Ils portent, quelques-uns des noms qui ne sont pas encore connus ; d'autres, des noms que nous avons déjà appris à aimer. *La Revue Transjurane* a, en effet, publié des poèmes ou des essais de Lucien Marsaux, de J.-R. Fiechter, de Charles Beuchat, de Camille Gorgé, d'Henri Voëlin, de Roland Stähli, de Roger Châtelain, de Jean Cuttat, pour ne citer que les Jurassiens.

La Revue Transjurane — qui reproduit dans chacun de ses numéros des œuvres d'art de nos peintres et sculpteurs romands — est extrêmement variée. Elle est vivante. Elle mérite notre sympathie, notre estime et notre soutien.

Je lui souhaite longue vie.

1) *La Revue Transjurane* paraît à Tramelan. Elle a pour directeur M. Roland Stähli.